

encore au monde un ami et une chance de liberté.

LXXXVII. Ne pouvant plus garder sa capture secrète, Léopold s'exposait aux foudres de l'Église; car, pendant tout leur voyage, la personne des croisés était sacrée. Il préféra livrer le captif à l'Empereur, fils de Barberousse, qui, durci aux menaces d'excommunication, retint Richard encore un an prisonnier sur les bords du Rhin. Il était temps pour le pauvre prince de revoir ses États. Son frère Jean Sans-Terre, le faisant passer pour mort, s'était emparé de la couronne d'Angleterre, et offrait à Philippe-Auguste, peu soucieux de ses serments, la Normandie et la Touraine. Richard consentit à tout pour être libre, promit une raçon de plusieurs millions, se reconnut l'humble vassal de l'Empereur et non plus du roi de France, et, en échange, obtint la suzeraineté nominale de la Bourgogne, de la Provence et du Languedoc. Le lion déchaîné se précipita sur ceux qui partageaient ses dépouilles. Pressé de faire sa paix avec lui, Jean Sans-Terre trahit l'armée française, à laquelle il venait d'ouvrir la Normandie, et fit massacrer la garnison d'Évreux. Battu dans le Nord, Philippe-Auguste essaya de soulever le Midi; mais le clergé intervint, et sépara les deux armées. La paix faite, Richard, toujours guerroyant, alla se faire tuer d'une flèche devant le château de son vassal le vicomte de Limoges (1199).

LXXXVIII. Il ne laissait point de postérité. Jean, son frère, convoitait tout l'héritage; mais il était détesté, surtout en France, et n'avait d'appui que sa vieille mère Éléonore, à soixante-dix-sept ans plus active et plus brave que lui. De l'autre frère Geoffroy, duc de Bretagne, il restait un fils, Arthur, à peine âgé de douze ans. Les Bretons se déclarèrent pour cet enfant, dont le nom leur était cher; l'Anjou, le Maine, la Touraine et le Poitou, suivirent leur exemple. Réfugié à la cour de Philippe-Auguste, Arthur brûlait d'égaliser l'antique roi breton et les chevaliers de la Table ronde, héros favoris des troubadours, et de faire comme eux chanter ses hauts faits. Emporté par son jeune courage, il vint assié-

ger sa grand'mère Éléonore dans le château de Mirebeau, près de Poitiers. Mais, averti à temps, Jean Sans-Terre arrive avec une armée, surprend son neveu, et l'emmène en Normandie. Depuis il ne reparut jamais, et une rumeur sourde apprit à ses amis qu'un soir, en se promenant sur la Seine, Jean l'avait de sa propre main percé d'un poignard et jeté dans le fleuve. Inconsolables, les fidèles Bretons prirent les armes, soutinrent contre les Anglais la jeune sœur d'Arthur, et donnèrent sa main au comte de Dreux, Pierre Mauclerc, cousin de Philippe-Auguste et descendant de Louis le Gros.

LXXXIX. De son côté, le roi de France ne restait pas inactif. Il citait à la cour de ses barons son vassal félon et meurtrier, et, comme le coupable se gardait de comparaître, il mettait la main, sans coup férir, sur le Poitou, sur l'Anjou et sur la Normandie (1204). Jean jouait aux échecs quand Rouen assiégé lui fit demander du secours; il ne quitta point sa partie. Délaiés de leurs souverains, les Normands se donnèrent de tout cœur aux rois de France, et devinrent leurs meilleurs soldats contre cette Angleterre fondée par leurs aïeux. Ainsi cette première guerre se terminait à l'avantage de la France, qui faisait un grand pas vers ses anciennes frontières; par un exemple sévère, le roi avait appris au plus grand de ses vassaux à respecter sa puissance.

XC. Vengeur au dehors d'une innocente victime, le bouillant Philippe-Auguste n'avait pu se contenir lui-même, et ses rigueurs envers une jeune et fidèle épouse ternissaient la gloire de ses armes. Un premier mariage avec une petite-nièce de Charlemagne lui avait donné l'Artois et le surnom impérial d'Auguste. Veuf de bonne heure et remarié à Ingebourge, fille du roi de Danemark, il s'en dégoûta sur-le-champ, et ne songea plus qu'à s'en défaire. Comme avec une Danoise la parenté ne se pouvait alléguer, elle fut chargée de crimes imaginaires, jetée dans un cachot, séparée de ses serviteurs, soumise aux plus dures privations, et l'Allemande Agnès de Méranie prit publiquement la place et les honneurs de la reine disgraciée. Plus fort



Chevaliers bannerets.

que ses aïeux, qui tous avaient courbé la tête sous l'excommunication, Philippe-Auguste à son tour défait la justice de l'Église, trop prudente, pensait-il, pour s'en prendre à lui.

XCI. Mais la barque de saint Pierre était menée par une main ferme et intrépide. Chargé seul depuis peu de l'élection des papes, et mettant son honneur à bien choisir, le collège des cardinaux venait de nommer, à trente-trois ans, un studieux élève de Paris et de Bologne, Innocent III. Une fois élu, après des larmes sincères sur sa faiblesse et son néant, il ne regarda plus derrière lui, et dévora la carrière de ses nouveaux et immenses devoirs. Le roi de France fut excommunié comme un simple fidèle, le royaume entier mis en interdit, les offices suspendus, les sacrements réservés aux mourants. A ces armes toutes spirituelles se joignait le cri de la conscience publique, courageuse depuis qu'elle n'était plus seule. L'impétueux Phi-

lippe-Auguste dut céder et renvoyer Agnès de Méranie et reprendre la pauvre Ingebourge.

XCII. Sauf ce débat, l'Église trouva toujours en lui un fils soumis et un brave allié. Leurs ennemis n'étaient-ils pas les mêmes? Marchant sur les traces de son père, Jean Sans-Terre disposait à son caprice du siège de Cantorbéry, des biens du clergé, et bravait les envoyés du saint-siège; en même temps, plein de rancune contre Philippe-Auguste, qui lui avait pris la Normandie, il invoquait à son aide, comme Richard prisonnier, le pouvoir de l'empereur d'Allemagne, prétendu suzerain de tous les rois du monde, et lui faisait une pension de cinq mille ducats, à condition de réduire la France au petit domaine de Hugues Capet. L'Empereur d'alors, Othon IV de Brunswick, se trouvait être, par sa mère, le neveu de Jean Sans-Terre, prince obscur, qu'Innocent III avait tiré de son néant et sacré à la place des fils cruels et

vençaux y chantaient, avec les exploits de Charlemagne, les voyages et les aventures d'Ulysse, caché sous le nom du seigneur Raymond. Les vices châtiés par les Sarrasins avaient reparu aux cours luxueuses des comtes de Poitiers et de Toulouse. Saint Bernard avait retardé la catastrophe et vaincu Guillaume, l'hostie à la main; extirpé à Poitiers, le mal renaissait chez les comtes de Toulouse, seigneurs tout-puissants du Rhône à la Garonne. Raymond VI, indigne héritier des héros de la première croisade, était l'ennemi déclaré de l'Église, en violait les lois, en profanait les fêtes, en méprisait ou en séduisait les prêtres. Autour de lui se groupèrent des hérétiques nombreux, ennemis plus hardis et moins sincères qu'Abélard. C'étaient les Vaudois, qui, marchant à la suite du Lyonnais Pierre Valdo, rejetaient la hiérarchie de l'Église sous prétexte d'abus, proclamaient l'indépendance de la raison humaine, et qui, fiers de leurs vertus farouches, persécutaient ou tuaient les prêtres, dépouillaient les églises, foulaient aux pieds les hosties. C'étaient les Albigeois, qui, recueillant les traditions fatalistes des manichéens, des juifs et des musulmans, prenaient de là carrière pour se livrer à tous les vices, et n'en obtenaient pas moins l'appui des Vaudois. Raymond VI les protégeait tous ouvertement. Innocent III lui envoya l'archidiacre Pierre de Castelnau pour l'exhorter à la pénitence. Raymond essaya de le séduire ou de le tromper, et, n'y parvenant pas, le fit assassiner. N'était-ce pas déclarer la guerre à l'Église, et avant d'aller chercher l'ennemi en Palestine, ne fallait-il pas réduire ces musulmans intérieurs?

C. Jusque-là Innocent III avait reculé devant les moyens violents. A ses yeux le privilège qu'avait le saint-siège de prononcer la déchéance des princes et de délier leurs sujets du serment de fidélité était la dernière ressource des peuples opprimés, l'arche sainte de leur liberté en péril, destinée à contenir et non à déchaîner les abus de la force. Poussé à bout par le meurtre de son légat, il somma une dernière fois Raymond de punir les assassins et de réprimer les hérétiques.

Sur le refus du comte, ses sujets furent déliés de leur serment, et appel fait à toute la noblesse de France (1208). Philippe-Auguste était occupé de ses propres affaires; il se contenta de surveiller de loin cette croisade, dont son fils devait recueillir les fruits; mais le duc de Bourgogne, les comtes de Nevers, de Saint-Paul et de Bar, et le brave Simon de Montfort, vieux soldat de la croix, réunirent une armée et entrèrent en Languedoc. Aussi lâche qu'hypocrite, Raymond feignit de se soumettre, et même se joignit aux croisés pour accabler ses vassaux et ses villes hérétiques. De ses yeux il vit Béziers emporté d'assaut, et vingt mille habitants égorgés sans distinction d'âge, Carcassonne ouvrant ses portes et froidement livrée au pillage, triste représaille des crimes des Albigeois.

CI. Ce terrible coup frappé, les seigneurs français pensèrent en avoir assez fait, et retournèrent dans leurs États. Il ne resta qu'une petite armée sous les ordres de l'intrépide Simon de Montfort. Raymond en profita pour rompre ses engagements; il releva l'étendard de la révolte; la cruauté des croisés avait soulevé tous les cœurs, et lui donna une armée. Par surcroît, le roi d'Aragon vint à son aide, et ils se crurent assez forts pour envelopper Montfort, qui, avec huit cents chevaux, occupait Muret. La position était critique; mais plutôt mourir que de fuir devant les ennemis de Dieu. Montfort laisse quelques hommes à la garde de la ville, et sort avec sa cavalerie du côté opposé, comme s'il battait en retraite. Puis il décrit un demi-cercle autour de la place, et vient audacieusement prendre en flanc l'armée ennemie, campée devant la ville. Il avait divisé ses hommes en trois corps: le premier culbute l'avant-garde; le second attaque le centre, où se trouve le roi d'Aragon; à la tête du troisième, Montfort s'élance pour couper la retraite à l'ennemi, et se rabat vivement sur ses bataillons étourdis. Le roi d'Aragon tombe dans la mêlée; sa mort est le signal d'une panique générale et d'une déroute sans exemple. Montfort poursuit les fuyards jusqu'à la nuit; puis il rentre en vainqueur dans Muret. Quant à Raymond, ne pouvant plus tenir la campagne, il s'enfuit

honteusement à la cour d'Angleterre, refuge digne de lui.

CII. Montfort avait accompli tout ce que peuvent le coup d'œil, la vigueur, l'héroïsme d'un grand capitaine, et en échange, le concile de Latran et le roi de France l'avaient investi du comté de Toulouse. Pour consolider son pouvoir et en même temps pour dédommager le fils du vaincu, désormais sans héritage, Innocent III venait d'abandonner, avec une rare générosité, au jeune Raymond tout ce que le saint-siège possédait en Provence. Tout semblait terminé. Mais, quelque braves que soient ses soldats, la vérité dédaigne de triompher par leur glaive, et affermit rarement leurs conquêtes. Livré à ses propres forces, Montfort se vit bientôt chassé d'une capitale qu'il ne pouvait plus contenir, et réduit à recommencer seul une guerre inégale. Du moins voulut-il mourir en guerrier et en chrétien. Averti que la bataille s'engageait, il ne quitta l'autel qu'après avoir vu son Sauveur élevé par la main du prêtre, monta à cheval avec le pressentiment de sa fin, fit reculer encore une fois l'ennemi, qui n'osait le voir en face, et tomba mortellement frappé d'une pierre à la tête.

CIII. Trois ans plus tard, le vieux Raymond, rétabli dans ses États, mourut subitement, et, tout tremblant, n'eut que le temps de serrer la main d'un prêtre. Il laissait pour héritier son fils Raymond VII, compagnon de ses infortunes, mais non de son impiété. L'affaire se termina comme celle de Poitiers. Incapable de lutter, le fils de Montfort céda ses droits au roi de France, au jeune Louis VIII (car Philippe-Auguste venait aussi de descendre dans la tombe) (1223). Raymond VII demanda à se réconcilier avec l'Église, maria sa fille à Alphonse, troisième fils du roi, et, leur laissant ses beaux États, partit pour la Palestine, où il avait juré de combattre. La mort le surprit en route.

CIV. Ainsi la France se trouvait définitivement agrandie au midi par l'extinction des deux puissantes familles de Poitiers et de Toulouse. De leurs vastes domaines il ne restait aux Anglais que Bordeaux et la Guyenne. Le roi Louis VIII gouvernait l'Ile-de-France,

la Picardie et la Normandie, et tenait sous sa suzeraineté la Flandre et la Champagne, dont la victoire de Bouvines avait à jamais fixé le sort. Son fils Alphonse était maître du Poitou; son fils Charles régnait sur l'Anjou, à la veille d'épouser l'héritière de Provence; un de ses cousins possédait la Bourgogne; un autre était duc de Bretagne.

CV. C'étaient là, sous une seule famille, de belles, de riches, de belliqueuses provinces, et jamais si complète unité n'avait relié, des Pyrénées à la Somme, les peuples de France. Mais sous ces brillants dehors couvaient les plaies de l'hérésie, mal guéries par les horreurs de la guerre. Dans l'Église croissaient chaque jour des vices triomphants, qui compromettaient sa vie. Les richesses attachées aux évêchés et aux abbayes excitaient la cupidité; de là dans les élections l'intervention des seigneurs, de là la brigue des ambitions, la jalousie des petits, grands périls pour la liberté et pour les vertus chrétiennes, plus faciles à garder à l'ombre de la pauvreté. Philippe-Auguste n'avait accepté qu'en frémissant les ordres du pape, et n'avait trouvé que trop d'évêques complaisants. Les orages de l'Allemagne, de Poitiers et de Toulouse menaçaient de renaître partout.

CVI. Vainement, pour les prévenir, l'Église, sous le nom d'inquisition, avait chargé ses docteurs de scruter et d'arrêter dans leur source ces perfides doctrines de l'hérésie, qui éclataient tôt ou tard en crimes ou en révoltes. Vainement, lui prêtant leurs bras et souvent dépassant son zèle, les seigneurs non seulement enfermaient, mais torturaient et brûlaient les hérétiques. Pour vaincre et châtier ceux qui menacent son existence, il importe qu'avant tout la société ôte tout prétexte à la bonne foi de ses ennemis, et se mette, par sa justice, à l'abri de leurs plaintes et de leurs attaques. Nulle force humaine, même légitime, nulle violence, nul supplice ne remplace pour la défense de la vérité la puissance douce et calme de la vertu. Or, pour apaiser et soumettre les esprits au lieu de les soulever, il fallait des mains bienfaisantes; il fallait encore une fois la voix, l'exemple, la sueur des saints, bien dus à la France en échange

parjures de Barberousse. Mais quoi de plus orgueilleux qu'un parvenu! A peine Empereur, Othon épouse les traditions de ses devanciers, passe les Alpes (1207) en conquérant, ravage l'Italie, et vient dépouiller le jeune roi de Naples. Désormais il était digne de son oncle. Tous deux excommuniés, ils prennent les armes contre la France, qui seule ne courbe point la tête, et, tandis que les Anglais débarquent à la Rochelle, Othon réunit sous ses bannières les comtes de Flandre, de Boulogne et de Hollande, les ducs de Lorraine et de Brabant, et entre par le Nord.

XCIII. Philippe connaissait la lâcheté de Jean Sans-Terre, brave seulement du jour où ses alliés triompheraient. Aussi, méprisant son attaque, il marcha droit aux Allemands, et les rencontra à Bouvines, entre Lille et Tournay (1214). L'armée ennemie était de cent vingt mille hommes, toute de chevaliers ou de barons aux brillantes armures; pour étendard elle avait un immense dragon, surmonté d'un aigle d'or et trainé sur un char, image fantastique de la monstrueuse ambition d'Othon. Les troupes de Philippe-Auguste étaient de moitié moins nombreuses et composées, en grande partie, des milices de Corbie, d'Amiens, de Beauvais, de Compiègne, d'Arras et de vingt autres communes voisines, venant, comme sous les règnes précédents, combattre avec le roi pour leur indépendance. Les armes de ces bourgeois étaient modestes, leurs cœurs fermes et résolus, et dans ces rangs silencieux régnait la paisible confiance de combattre pour Dieu et pour la liberté. Les chevaliers du Nord espéraient avoir bon marché de ces gens de pied, et se jetèrent en aveugles sur eux. Ils furent reçus avec un sang-froid qui les déconcerta. Philippe-Auguste combattait au premier rang, animant chacun de sa parole et de son exemple. Il était si près de l'ennemi qu'un Allemand accrocha sa cuirasse avec le fer d'une pique, et voulut le tirer à bas de son cheval; mais quelques braves se jetèrent en avant, et le dégagèrent. Après une mêlée sanglante, l'ennemi recula; vainement l'Empereur essaya de ramener lui-même ses escadrons

décimés. Sa seconde attaque fut encore moins heureuse; la déroute devint générale; alors les Français se mirent en branle, et poussèrent les fuyards l'épée dans les reins. L'étendard de l'Empire tomba entre leurs mains avec un riche butin et des milliers de prisonniers.

XCIV. Parmi eux se trouvaient les comtes de Flandre et de Boulogne, vassaux félons, qui avaient voulu secouer l'autorité du roi. Ils furent chargés de chaînes et amenés à Paris: leçon salutaire pour ces fiers seigneurs, qui, flottant entre la France et l'Allemagne, ne songeaient qu'à vivre aux dépens de leurs voisins. Entraînés par cette victoire, les ducs de Lorraine furent dès lors, sinon les vassaux, du moins les amis, les compagnons d'armes et les alliés fidèles des rois de France. Ainsi Philippe-Auguste, s'il n'avait point acquis de nouveaux territoires à l'Est comme en Normandie, avait assuré contre le pouvoir envahisseur des empereurs l'indépendance et l'unité des peuples qui avaient fait les croisades. Quant à Jean, réfugié en Angleterre, lâche et perfide envers ses propres sujets, il leur fit les plus larges concessions de liberté, puis les révoqua, et se rendit à la fin si odieux et si vil, que ses barons appelèrent à sa place le fils de Philippe-Auguste. Déjà le prince français avait été couronné à Londres, et, par un singulier retour de fortune, la France allait écraser l'Angleterre naguère si menaçante, quand le pape, évitant toujours les excès de la victoire, arrêta les vainqueurs, et Jean mourut fort à propos pour laisser la couronne à son fils. Peu après, l'empereur Othon finit tout aussi misérablement, et, à sa place, Innocent III sacra le petit-fils de Barberousse, le jeune roi de Naples, son cher Frédéric II, croyant cette fois avoir conjuré l'ingratitude par ses bienfaits.

XCV. Cependant la victoire de Bouvines avait été une fête pour toute la France, et surtout pour les bourgeois. Ces braves gens chérissaient le roi généreux avec lequel ils avaient combattu, et qui, moins timide que son aïeul, leur avait accordé les droits de commune dans son domaine. De toutes les

bonnes villes, Paris était la plus riche, la plus populeuse, la privilégiée. Le roi en avait fait paver les rues, jusque-là si boueuses; agrandissant son enceinte, il avait construit de nouveaux et solides remparts: au nord, de la tour du Louvre au couvent fortifié du Temple; au sud, de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés au cloître de Saint-Victor. A l'est s'élevèrent les halles et le cimetière des Innocents; de tous côtés, des églises, des hôpitaux et des léproseries. L'architecture suivait l'essor des libertés nationales; les gros piliers romans se découpaient en faisceaux hardis et légers; les fenêtres s'ouvraient plus larges et plus gracieuses aux flots de la lumière, et les voûtes mêmes s'élançaient en ogives sur d'audacieux contreforts. Au centre de Paris, dans la Cité, commençait la magnifique cathédrale dédiée à Notre-Dame, qui, de ses tours majestueuses, domine et protège encore les deux rives de la Seine.

XCVI. Non loin de là, sur la rive gauche, s'étaient depuis longtemps groupés les étudiants, échelonnés sur la montagne Sainte-Geneviève, et partagés entre les professeurs du cloître Saint-Victor et de l'école Notre-Dame. Le légat du pape Innocent III, Robert Courçon, réunit ces écoles fameuses sous le nom d'Université, c'est-à-dire enseignant tout à tous. Les études y furent divisées en quatre facultés: la théologie, le droit civil, le droit canon et les arts embrassant à la fois les lettres et la médecine. La science était un don du Saint-Esprit, l'enseignement dut être gratuit sous peine de simonie; élevée à la hauteur et à l'indépendance d'un sacerdoce, la licence du professorat fut conférée au concours par le chancelier de Notre-Dame, au nom du pape lui-même. Philippe-Auguste confirma cette magnifique organisation, qui devait doubler la gloire des écoles de Paris et attirer dans cette capitale la jeunesse du monde entier. Les étudiants, répartis en quatre nations, furent solennellement affranchis de la justice royale, et ne relevèrent comme clercs que de l'église épiscopale.

XCVII. Ainsi, dans leur alliance, Innocent III et Philippe-Auguste firent de la France, non seulement le rempart militaire

de l'indépendance des peuples, mais encore le sanctuaire de la vérité, de la science, de la vraie liberté intellectuelle. Ainsi se réalisait de plus en plus l'accord si difficile et pourtant si désirable des forces humaines. Le pouvoir temporel, mis au service de l'autorité spirituelle, reconnaissait la supériorité de l'esprit sur la matière, et en échange recevait la consécration morale de ses propres triomphes.

XCVIII. Il était temps à cette époque péculante d'asseoir solidement l'édifice de la science chrétienne et de donner aux esprits une direction forte et sûre. Saint Bernard n'était plus, et les difficultés qu'il avait héroïquement vaincues renaissaient avec la génération nouvelle. Le désintéressement des premiers croisés avait complètement disparu. Les Français n'avaient pu passer, une quatrième fois, sous les murs de Constantinople sans succomber à la tentation de prendre cette opulente capitale. Malgré les instances d'Innocent III, au lieu de délivrer Jérusalem, ils venaient de conquérir cette autre Babylone, et d'y établir comme empereur Baudouin, comte de Flandre. Les templiers eux-mêmes étaient arrivés de Palestine pour prendre part à la curée; les églises avaient été pillées, les statues de bronze fondues, les marbres brisés. Les Français sauvèrent quelques reliques, seules précieuses à leurs yeux, et ne songèrent pas à disputer aux Vénitiens les quatre chevaux de bronze qui, de la place Saint-Marc, devaient pourtant un jour venir à Paris. Baudouin n'avait pas joui longtemps de cette brutale conquête, et avait disparu dans une bataille contre les Bulgares. La fatale couronne fut offerte à Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre et cousin de Philippe-Auguste. En route avec toute sa famille, il tomba entre les mains des Grecs, et mourut en prison. Ses fils lui succédèrent.

XCIX. Dans le midi même de la France naissait une autre occasion de zèle et de guerre sainte, que le pape ne parvenait pas non plus à empêcher. La poésie, l'esprit sceptique, les mœurs légères de la Grèce avaient de bonne heure pris racine dans ces provinces. Dès le XI^e siècle, les trouvères pro-